

Ethos, reproduction et mutations sociales

Elizabeth HARKOT-DE-LA-TAILLE

Universidade de São Paulo

1. Ethos

Selon Aristote, l'*ethos* se construit intentionnellement par l'orateur dans la relation à son auditoire, en l'adaptant au système politique dans lequel ils sont insérés, et résulte de la capacité de l'orateur à se montrer digne de confiance par l'acte discursif, moyennant les modalités de son énonciation. Plus tard, c'est dans la rhétorique romaine que l'*ethos* s'associe au rôle institutionnel de l'orateur. Perelman et Olbrechts-Tyteca (1958), dans leur nouvelle rhétorique, tout en retenant l'argumentation en tant que recherche de la vraisemblance, voient l'activité de persuasion dans toutes les instances de la vie, donc, rarement le fruit d'une intentionnalité calculée.

Étranger à la rhétorique et contemporain de Perelman, Erving Goffman (1959) se penche également sur les échanges quotidiens en face à face, comparés à une mise en scène complexe à partir de rôles sociaux établis, de laquelle dépendent autant l'efficacité de l'action sociale que la vie sociale elle-même du point de vue sociologique. Son attention se porte sur l'ensemble des comportements non verbaux qui, dans les interactions, concernent la présentation de soi adéquate à des situations données, réalisée par tout un chacun, intentionnellement ou non. Chez Goffman, la présentation de soi et l'identité se connectent entre elles dans une dynamique d'échange en situation :

Dans ce cadre, Goffman perçoit l'identité non comme une donnée préexistante qui se manifeste ou se dissimule dans la performance face à l'autre, mais comme quelque chose qui se construit dans l'interaction même. L'identité apparaît dès lors comme un processus dynamique qui se réalise en situation, plutôt que comme un ensemble fixe d'attributs caractérisant une personne en soi (Prevos 2006 : 2). Il ne s'agit pas de ce que le sujet *est* [...], mais de l'image qu'il projette dans une situation précise, que ce soit de façon spontanée ou concertée. Sans doute cette construction d'image s'effectue-t-elle en relation avec la façon dont le sujet se voit et dont il est catégorisé ; mais elle est par définition changeante et multiple, formant un kaléidoscope qui présente toute identité comme plurielle et comme incessamment négociable [...]¹.

L'exploration de la présentation de soi dans les interactions, la gestion des impressions et la construction identitaire chez Goffman forment un tout compatible avec le concept d'*ethos* de l'analyse du discours française. *Ethos* et identité se connectent dans la dynamique de la situation d'échange, comme l'identité goffmanienne est construite sur la mise en scène que la personne fait d'elle-même dans une interaction².

À partir de la microsociologie de Goffman, le concept d'*ethos* en vient à rendre compte de toute interaction, de la plus informelle et quotidienne à la plus formelle et institutionnalisée. L'orateur n'est plus le seul à projeter une image, tous les échanges discursifs ont cette caractéristique, programmée ou non, qui contribue au fonctionnement de l'interaction. La

¹ Amossy (2010, p. 27).

² *Ibid.*, pp. 30-33.

présentation de soi, dorénavant exempte d'intentionnalité, est soumise et guidée par des schémas sociaux préétablis, liés à la routine et aux rôles sélectionnés – dans le sens des arts dramatiques. Le concept d'*ethos* se complexifie et peut s'étendre à la conception contemporaine d'identité co-construite en situation interactionnelle, régulée par des schémas sociaux collectifs (parmi lesquels les stéréotypes).

Le succès d'une performance discursive n'est plus mesuré par la persuasion mais par le degré d'adhésion des interlocuteurs aux modèles préétablis, mobilisé par un mouvement non délibéré d'identification de leur part. Pour Maingueneau (2002), c'est au moyen de la scénographie que l'énonciateur et l'énonciataire se projettent et se reconnaissent à l'intérieur de l'ensemble des indices possibles offerts par la grille de lecture socioculturelle adoptée. La scénographie, conjointement avec l'*ethos*, implique un processus en boucle : elle légitime un énoncé qui, en retour, doit en même temps la légitimer.

La reformulation du concept d'*ethos* par l'analyse du discours le libère de l'impératif de l'intentionnalité et le sort de la situation orateur-assemblée pour le transposer à tous les échanges discursifs et pratiques discursives, orales et écrites, et au-delà du mode argumentatif. Ce faisant, elle permet de mettre en évidence la construction de l'identité dans toute interaction avec l'autre. Elle laisse cependant une question en suspens : processus en boucle, la scénographie et l'*ethos* maintiennent, en dépit de ceux qui sont impliqués, un *statu quo* ; dès lors, comment des changements provoqués de l'intérieur peuvent-ils se produire ? Le modèle passe sous silence les tensions que provoquent les mécanismes d'adhésion.

2. Conservation et changement : normes endogènes, interprétation et résidus

La formulation de l'*ethos* par l'analyse du discours offre des pistes riches concernant le processus d'intégration d'histoires sociales à l'identité. Forgés par leur culture et imprégnés d'elle, femmes et hommes, enfants et adultes, natifs et étrangers, tous participent à des échanges discursifs en effectuant une lecture des choses, des événements, des personnes, des situations, et des histoires, à partir de grilles culturelles de lecture communes à leur collectivité d'appartenance. Cependant, les collectivités ne sont pas des blocs homogènes. L'ensemble des modèles culturels, guidé par les représentations collectives du groupe, sous une forte détermination des règles de l'institution discursive, exerce et subit des pressions endogènes et exogènes qui tendent à l'équilibre, mais peuvent aussi produire du déséquilibre.

Les pressions exogènes (produits culturels, immigration spontanée, délocalisation d'usines, immigration forcée, invasion militaire, etc.) ne seront pas développées ici.

Je me pencherai sur les pressions endogènes, historiquement moins dignes d'attention, parce que moins spectaculaires. Elles peuvent être de deux types : liées à l'insatisfaction que l'incorporation des modèles peut générer dans les sous-groupes, ou attenantes au processus individuel – épistémique et sémiotique – de l'actualisation des modèles.

Pour cela, je m'appuie sur Jean-Marie Klinkenberg (2010). En examinant la mutation des normes sociales et langagières, du point de vue des conditions de production des littératures périphériques, il affirme :

En effet – et je cite Pierre Bourdieu – « parler de *la* langue, sans autre précision, c'est accepter tacitement la définition *officielle* de la langue *officielle* d'une unité politique » (1982 : 27). Ce n'est pas seulement la langue qui est ainsi idéalisée : ce sont les communautés qui l'utilisent. Car, faute de rapporter le procès social qu'est l'imposition de la norme « aux conditions sociales de sa production et de sa

reproduction » (Bourdieu, 1982 : 39), on occulte nécessairement la violence symbolique des échanges³.

De la même manière que l'idéalisation de la langue et des communautés linguistiques escamote la violence symbolique des échanges, penser l'*ethos* comme une instance limitée à l'adaptation des projections identitaires à des rôles établis préalablement par l'imaginaire des communautés occulte d'une part les tensions inhérentes au processus d'adéquation (qui ne peut toujours répondre aux demandes d'un groupe), et de l'autre les tensions issues de la façon dont chaque participant concrétise son adéquation, puisque l'actualisation du modèle peut incorporer des traits déviants. J'aborde en premier lieu l'aspect social, celui de l'inadéquation des modèles donnés à la demande de quelques groupes.

Merton (1968) défend que, lors des périodes de mutation sociale et culturelle au cours desquelles différentes couches sociales commencent à avoir accès à des opportunités – professionnelles, culturelles, de consommation – réservées auparavant aux couches plus hautes, les groupes développent une conscience aiguë de la norme, qui peut s'exprimer de deux façons : la ritualisation ou la compensation.

L'auteur (1968, pp. 185-214) distingue les normes des valeurs. Les normes consistent en un ensemble de règles ou de critères qui régissent la conduite en société ; les valeurs, situées à un niveau hiérarchiquement supérieur, permettent d'identifier les conduites sociales selon qu'elles sont fonctionnelles, dysfonctionnelles ou impertinentes. Si l'harmonie entre les normes et les valeurs était parfaite, il n'y aurait pas de moteur interne aux changements, mais il pourrait y avoir – et il y a – des distorsions entre elles, ce qui explique le dynamisme et la variabilité du système. Lorsque de telles distorsions se produisent, le groupe peut préférer les valeurs au détriment des normes qu'il devrait incorporer, ou privilégier les normes aux valeurs qui devraient l'orienter. Dans la première hypothèse, de mise à l'écart des règles et de maintien des valeurs, s'installe un mécanisme de *compensation* ; dans la seconde, de déconsidération des valeurs et de maintien des règles, on a la *ritualisation*, typique des sociétés réfractaires au changement, traditionnelles, conformistes. La séparation des deux mécanismes est didactique. Dans la pratique, ils coexistent, l'un plus ténu, l'autre plus robuste, se disputant l'un à l'autre la prépondérance au sein des groupes sociaux.

La tendance à la compensation est d'un grand intérêt ici, dans la mesure où elle est responsable de l'innovation, à l'intérieur de l'ensemble des normes socioculturelles. En concédant le primat aux valeurs et en rompant avec les règles, le groupe, qui ne parvient pas à offrir à tous ses membres les moyens d'adhérer aux valeurs privilégiées, garantit à une partie d'entre eux un niveau d'accès à ces valeurs. Dans ce cadre, principalement observable dans les couches les plus fragiles ou les plus émergentes du groupe, naissent les nouvelles formes.

Jean-Marie Klinkenberg (2010) va plus loin : les tendances à la ritualisation et à l'innovation ne sont contradictoires qu'en apparence, car toutes deux partagent la même conscience aiguë de la norme. Les principaux paramètres pour les tensions qu'elles installent sont, par conséquent, deux phénomènes de représentation : celle que les membres du groupe font de leur propre pratique et celle qu'ils ont de la norme. Dans le cas de la littérature francophone, les deux phénomènes ont été affectés par des mutations importantes au cours des cinquante dernières années, corrélées à d'importantes révoltes sociales. J'ajoute que l'affirmation peut être étendue aux normes sociales, englobant les normes linguistico-discursives :

³ Klinkenberg (2010, p. 17).

N'oublions pas que les normes sont des *constructs*, des abstractions obtenues « par la critique et la sélection d'un certain nombre d'usages, socialement définis, c'est-à-dire appartenant aux classes dominantes » (Helgorsky, 1982 : 9). C'est dire qu'une refonte de la morphologie sociale ne peut pas rester sans impact sur la définition de l'une et l'autre de ces normes⁴.

Le sémioticien reprend de Manessy (1992) la notion de *norme endogène*, dérivée de l'usage courant par l'ensemble des interlocuteurs et tenue pour neutre. Il formule l'hypothèse que la création, voire l'élaboration postérieure de ce type de norme, consiste en des phénomènes corrélés à l'émergence de nouveaux groupes sociaux, responsables de mettre au premier plan de nouvelles valeurs, correspondant à leurs intérêts. La production de normes endogènes, suggère Manessy, pourrait représenter, pour un même groupe social, l'opérationnalisation de la tendance à l'innovation décrite par Merton. C'est le cas des littératures en langue française liées à l'émergence de groupes sociaux, mais, j'ajoute, aussi des manifestations culturelles "moins nobles" – le tag, la mode de la rue, la gestualité, bref, les comportements quotidiens – liées à la visibilité de groupes non dominants. De tels changements engendrent des modifications dans les systèmes de valeur (voir le jeans !) et, par conséquent, dans les rôles sociaux et les stéréotypes.

Je reprends maintenant la seconde insuffisance à laquelle l'*ethos*, conditionné par des rôles établis préalablement dans l'imaginaire des communautés, renvoie : celle relative à la manière individuelle qu'a chaque participant de concrétiser son adéquation aux stéréotypes ou rôles sociaux disponibles, dans un groupe donné.

Jean-Marie Klinkenberg et Francis Edeline (2008) définissent l'*interprétation* comme une opération pragmatique qui conjugue la rencontre entre un énoncé et un code considéré adéquat, et qui vise une pertinence optimale, pour une instance donnée, ou un équilibre optimal entre le « coût interprétatif », c'est-à-dire l'effort exigé, et les effets attendus par celle-ci.

Je propose que la présentation de soi – qui culmine dans la construction de l'*ethos* – soit prise comme un énoncé offert à l'interprétation, à partir du code social, par l'instance à laquelle l'individu se présente.

Interpréter, expliquent les auteurs, c'est décréter que les unités constituantes d'un énoncé et l'énoncé lui-même renvoient à des catégories identifiables, préexistantes ou non, et indexer ces éléments sur des isotopies catégorielles. Pour cela, tout processus de catégorisation, indispensable à l'interprétation, impose le coût d'une réduction de l'énoncé.

Comme l'opération de catégorisation est passible de variations, une multiplicité d'interprétations peut être produite. Par ailleurs, les modèles interprétatifs abritent une pluralité de paramètres d'interprétation qui interviennent dans cette multiplicité. Ces paramètres concernent :

- a) les structures des énoncés : un énoncé peut être identifié cognitivement comme un type pour lequel une grille d'analyse adéquate est disponible ou non dans la *doxa* sociale. Ainsi, sa propre identification participe déjà du processus interprétatif et impose à l'interprétation une direction et une délimitation ;

⁴ *Ibid.*, p. 23.

b) les instances d'interprétation – son insertion historique, son *habitus*, sa sensibilité, ses nécessités, au sens de la pyramide de Maslow (1943, pp. 370-396)⁵, génèrent des *styles* d'interprétation. Les paramètres de l'instance, qui tend à mobiliser des grilles préférentielles d'interprétation, sont :

- a. les familles des effets attendus ;
- b. les familles des codes mobilisés.

Les deux facteurs interagissent, par exemple, lorsqu'on détermine quel code est adéquat à une interprétation, en fonction d'un effet attendu, ou qu'un code adopté détermine des attentes spécifiques. Un même style de présentation de soi est reçu différemment dans des collectivités distinctes, dans des situations sociales ou dans des périodes différentes.

Les interprétations sont instables, d'une part, en raison de la multiplicité de codes et d'effets, ce qui les rend non seulement multiples, mais aussi évolutives. D'autre part, les instances interprétatives peuvent témoigner d'une plus ou moins grande sensibilité à cette multiplicité ou à cette évolution, ce qui assoit à nouveau l'idée qu'il n'y a pas de « sens définitif ». Enfin, la forme de la présentation de soi peut correspondre à différents degrés de stabilisation sociale, de telle sorte que la relation interprétative puisse varier selon un gradient qui oscille entre le conjectural et le socialement assuré.

En outre, le style de présentation de soi peut surprendre. Dans ce cas, la grille donnée pourra ne pas permettre de le catégoriser de façon satisfaisante, laissant un résidu d'intelligibilité. Ce résidu produit une tension qui demande à être résolue ou au moins traitée.

Les résidus peuvent exercer des rôles divers, selon le degré de tolérance qui leur est réservé par l'instance de l'interprétation. Du point de vue de la présentation de soi, le désir d'interprétation exhaustive participe de la construction d'un *ethos* d'exception (qui provoque soit l'admiration, soit le refus, voire, l'exclusion), tandis qu'une tolérance totale mène à un *ethos* indifférent. Par conséquent, les grilles interprétatives sont soit conservées dans leur intégralité, soit conservées moyennant des adaptations, ou encore sont-elles rejetées, selon le degré de réponse à des particularités spécifiques aux attentes.

Qu'est-ce qui rend possible la plus ou moins grande tolérance aux résidus, le choix parmi la multiplicité des codes ou, enfin, les interprétations réalisées ? Le facteur social, évidemment, la sphère de vie en société dans laquelle les interprétations sont effectuées, mais aussi les expériences vécues, l'imbrication des dimensions affective et rationnelle, dans l'interprétation.

Que ce soit par les normes endogènes, par la pluralité des codes et des interprétations effectuées, que ce soit par la sensibilité de l'instance interprétative ou par sa tolérance face aux résidus, que ce soit, enfin, par l'un ou l'autre de ces facteurs combinés, le monde signifiant (avec son ensemble de modèles culturels ancrés dans les représentations collectives) est traité par la grille de lecture et par la personne : *il y a toujours quelque chose de la grille et de la personne dans les effets de sens résultants*. De cette combinaison peuvent dériver non seulement des variations dans la forme de l'adhésion aux rôles sociaux ou aux stéréotypes,

⁵ Dans « A Theory of Human Motivation », Maslow définit cinq ensembles de nécessités, en disposition pyramidale, le niveau 1 étant le plus basique, le niveau 5, le plus sophistiqué :

Niveau 5 : autoréalisation – en ayant toutes les bases, l'individu peut devenir ce qu'il peut être ;

Niveau 4 : estime – reconnaissance, par soi-même et par les autres, des capacités développées ;

Niveau 3 : sociaux – amour, affect, affection et sentiments tels que l'appartenance à un groupe ;

Niveau 2 : sécurité – se sentir en sécurité à la maison, emploi stable, assurance-santé ;

Niveau 1 : physiologiques (basiques) : la faim, la soif, le sommeil, le sexe, l'excrétion, l'abri.

mais également de la tension, qui, si elles sont partagées par un groupe, peuvent devenir deux des moteurs internes de la mutation sociale. À l'une des extrémités, de l'adéquation acritique devant la tension, résulte la position ingénue et aveugle du crédule ; à l'autre, l'inadéquation critique produit le rebelle, le cynique ou le révolutionnaire. Entre les deux s'ouvre un continuum de possibilités dans les interactions discursives quotidiennes. Le discours est une interaction de personnes, avec leurs amarres sociales, historiques, politiques et institutionnelles, mais aussi avec leur sensibilité et avec leurs degrés de mise en scène de soi réalisés dans leur faire sémiotique et cognitif et, parfois, avec leur intentionnalité.

Références bibliographiques

AMOSSY, Ruth (2010) *La Présentation de soi : Ethos et identité verbale*, Paris, Presses Universitaires de France (Collection L'Interrogation Philosophique).

GOFFMAN, Erving (1959) *The Presentation of Self in Everyday Life*, New York, Doubleday Anchor Books ; tr. fr. *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1973.

KLINKENBERG, Jean-Marie (2010) « La mutation des normes sociales et langagières : conditions de production des littératures périphériques », in KASSAB-CHARFI (éd.), *Altérité et Mutations dans la langue: Pour une stylistique des littératures francophones*, Bruxelles, Academia-Bruylant (Collection Au cœur des textes, 19), pp. 17-28.

KLINKENBERG, Jean-Marie & EDELINE, Francis (2008) « L'aventure des modèles interprétatifs ou la gestion des résidus », in HOUDEBINE & KLINKENBERG (éds), *Les Aventures de l'interprétation. Actes du colloque Sémio 2005*, Paris, Laboratoire DynaLang, pp. 22-35.

MAINGUENEAU, Dominique (2002) « Problèmes d'Ethos », *Pratiques*, 113-114, pp. 55-67 ; version raccourcie et légèrement modifiée, disponible à <http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/intro_company.html>.

MANESSY, Gabriel *et al.* (1992) « Norme endogène et normes pédagogiques en Afrique noire francophone », in BAGGIONI *et al.*, *Multilinguisme et développement dans l'espace francophone*, Paris, Didier, pp. 43-81.

MASLOW, Abraham H. (1943) « A Theory of Human Motivation », *Psychological Review*, 50, pp. 370-396, disponible à <<http://psychclassics.yorku.ca/Maslow/motivation.htm>>.

MERTON, Robert (1968) *Social Theory and Social Structure*, New York, The Free Press.

PERELMAN, Chaim & OLBRECHTS-TYTECA, Lucie (1958) *Traité de l'argumentation : La nouvelle rhétorique*, Paris, Presses Universitaires de France.